

A man and a woman are walking together in a park. The woman is wearing a bright red blazer over a black top and dark trousers, and she is holding a dark handbag. The man is wearing a dark suit jacket over a light-colored shirt. They are both smiling and looking at each other. The background is a blurred green landscape with trees.

FRÉDÉRIQUE DEGHELT

La vie
d'une autre

ROMAN

un endroit où aller

ACTES SUD
Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Marie a vingt-cinq ans. Un soir de fête, coup de foudre, nuit d'amour et le lendemain... elle se retrouve douze ans plus tard, mariée, des enfants et plus un seul souvenir de ces années perdues. Un roman sur le temps, les choix et la durée.

FRÉDÉRIQUE DEGHELT

Frédérique Deghelt est une journaliste et réalisatrice de télévision, voyageuse infatigable, avec Paris pour port d'attache.

DU MÊME AUTEUR

LA VALSE RENVERSANTE, Sauret, 1995.

Photographie de couverture :

© CARACTERES - COURAMIAUD, 2011

© ACTES SUD, 2011

ISBN 978-2-330-00413-2

FRÉDÉRIQUE DEGHELT

La vie d'une autre

ROMAN

un endroit où aller
ACTES SUD

Extrait de la publication

*A Jackye,
pour son regard bienveillant
sur la tribu.*

I

PENDANT LONGTEMPS j'ai cru que je rêvais. J'allais me réveiller, la gorge sèche, la bouche pâteuse et une soif d'eau pour éteindre l'incendie d'une cuite mémorable !

Non. Il faut que je m'en tienne à ce qui vient de l'enfance. Il me faut rester lucide, rattachée au début de ma vie. J'ai été élevée par ma grand-mère. Elle croyait en tout. En Dieu d'abord. Au diable ensuite, à ses saints, à ses agents secrets, aux signes du ciel, aux superstitions les plus diverses, aux insinuations de la voisine et au baratin du marchand de fromages. Autant dire qu'une vie dans un tel village avec une grand-mère remplie de foi n'aide pas à faire la part des choses.

Passons rapidement sur les premières années avec ma grand-mère, une mère toujours en voyage, un père disparu dans

la nature. Ensuite il y a les études supérieures d'histoire, la thèse, la peur terrible d'être enseignante, la terreur du miroir, se voir vieillir dans les yeux de ses étudiants. Le rapport au temps... Déjà ! Etre à l'école sur un banc puis sur la chaise d'en face de peur d'être trop dépaysée par la vie ! J'ai attrapé le premier bus quittant le campus et j'ai réintégré la vie presque normale des travailleurs de l'entreprise. Me voici partageant chaque jour l'ambiance fascinante de la machine à café, les obsessions des supérieurs, la flagornerie des inférieurs et la comédie des réunions du début de la semaine. Je me trouvais la plupart du temps dans des services de communication. C'était la mode. On avait besoin de "communicants", autant dire de mutants... Après avoir traversé un certain nombre d'entreprises aussi modernes que vides, je commençai à chercher un travail qui puisse me plaire, voire me passionner. Quel âge pouvais-je bien avoir à ce moment-là, vingt-quatre ans, vingt-cinq ?

Les événements allèrent plus vite que prévu. Par l'intermédiaire d'un ami, je rencontrai une société de production spécialiste en création de télévisions locales. L'économie des télévisions repo-

sait justement sur les relations avec les entreprises. Une nouvelle façon de communiquer par le biais de l'image. Avec ce que je venais d'expérimenter, il ne me déplaisait pas de me retrouver de l'autre côté de la barrière !

Le soir même de mon engagement, quelques amis m'emmenèrent fêter mon nouveau départ dans un restaurant marocain. Il y avait là une ambiance comme seule l'alchimie de certains jours peut la créer. D'autres tables aussi joyeuses que la nôtre déjà joviale se mêlèrent à la fête, nous dansâmes une sorte de danse orientale mâtinée de rock et je rencontrai Pablo. Curieusement, je ne le remarquai pas tout de suite alors qu'il était assis presque à côté de moi, à la table voisine. Quand il se leva pour danser, il me fut impossible de ne pas le voir. Il me tendit la main et je le rejoignis, ravie d'être invitée par un jeune homme dont la grâce était infinie. Rien à voir avec la plupart des Européens qui ne savent rien faire de leur corps dès que la musique s'en mêle.

J'appris bientôt qu'il était né d'une mère russe et d'un père argentin. D'elle, il avait les yeux clairs, les pommettes hautes, de lui les cheveux noirs, la peau mate, un air latin indéniable. L'addition des deux cultures donnait à l'ensemble

beaucoup de charme. Je lui trouvais un regard et un sourire prometteurs d'un au-delà mystérieux. J'ai l'air d'exagérer, mais je n'étais visiblement pas la seule à le dévorer des yeux. Par bonheur, j'avais la chance d'être la jeune femme qu'on fêtait ce soir-là.

En général, je bois peu, ce qui donne aux soirées où je bois des conséquences irréversibles. Très vite je me retrouvai dans les bras de Pablo, dans ses baisers, il dansait comme un Argentin mais buvait comme un Russe, dans son appartement et probablement dans son lit mais c'est une partie de l'histoire qui reste très confuse dans mon esprit. Ce n'est d'ailleurs pas la seule comme on pourra en juger par la suite.

Je me souviens aujourd'hui de l'adéquation de nos corps et de l'impression de découvrir un être connu depuis fort longtemps. Je me souviens d'avoir cheminé dans ses idées comme si elles étaient les miennes. Je revois nos regards de complicité, nos doigts entrelacés dans un même trait d'humour. Les réflexions semblaient nous venir d'un même élan et déclenchaient nos rires à partir d'un rien. Le désir et la gourmandise nous animèrent toute la nuit.

En ouvrant les yeux je vois les yeux rieurs et verts de Pablo qui m'observent.

Quel amour s'en dégage ! Je remarque sur sa tempe une petite mèche grise qui ne m'a pas frappée la veille. Un soupçon de maturité. Il me paraît un peu plus âgé dans la lumière du matin. Sa chambre est belle, je lui trouve même des côtés féminins. Une tenture asiatique, des pans de voilages blancs, un lit balinais. Sa chambre est un voyage.

— Les enfants sont en train de déjeuner, ton café est prêt. Je n'ai pas le temps de les accompagner. Est-ce que tu peux t'en occuper ?

Après un silence, et un nouveau sourire, il ajoute :

— Quelle nuit, quelle amoureuse tu es ! Quelle amante ! Douze ans après notre première nuit, je suis toujours aussi ébloui. Tu me crois, n'est-ce pas ?

Il dépose un léger baiser sur mes lèvres et sort. Est-ce que j'ai bien entendu ? Les enfants ? Quels enfants ? Combien d'enfants ? Les siens ? Moi je n'ai pas d'enfants. Je suis abasourdie, perdue.

— Pablo, dis-je comme si je murmurais "Au secours".

— Au revoir, mon amour, me crie-t-il avec le petit accent charmant qui m'a tant séduite hier soir.

C'était hier soir, me dis-je, je n'ai pas

le temps de me lever, de me glisser sous l'eau froide. Deux petits êtres se jettent sur moi. Bonjour maman, tu viens déjeuner avec nous ?... Maman ? Il exagère ce type de me laisser ses gosses et de quel droit m'appellent-ils maman ? Moi j'ai déjà fini mes céréales, me crie celle qui doit être la plus jeune. L'autre est un garçon d'environ huit ans, enfin j'imagine. La plus jeune a peut-être quatre ans, je ne sais pas. Qu'est-ce que je connais à l'âge des enfants ? Le garçon me regarde avec gravité. Tu sais, maman, il ne faut pas traîner, sinon nous allons être en retard à l'école. Bien sûr, bien sûr. Je me lève d'un bond, et de mauvaise humeur. Je cherche mes habits de la veille sur le sol. Mais ils ne sont pas là. A leur place, une robe que je ne connais pas, déposée sur un fauteuil de la chambre. A tout hasard, j'ouvre l'armoire. Tu vas prendre un tee-shirt à papa ? questionne la petite blonde avec sa voix fluette. Peut-être, je ne sais pas, dis-je en ouvrant l'autre porte qui, à mon grand soulagement, semble être celle qui cache des vêtements de femme. J'enfile un jean et un tee-shirt vert pâle inconnu, et je suis les enfants dans la cuisine.

Je vais sûrement me réveiller, ce n'est pas possible. Je ne suis pas folle. J'ai

rencontré Pablo hier, nous n'avons pas d'enfants. Je vais me sortir de mon cauchemar après le café. Tu mets du sucre, maintenant ? remarque le garçon. Oui, pourquoi ? Parce qu'avant, tu n'en mettais pas. Exaspérée par la bêtise de mon rêve ou de mon aventure, je ne sais pas encore, je soupire. Je les regarde. Ils sont très beaux. Le garçon est le portrait de Pablo, et la petite fille a des cheveux comme les miens et les yeux de Pablo.

A partir de là, les événements s'enchaînent. Je laisse partir les enfants juste devant moi, espérant qu'ils vont ainsi me guider jusqu'à l'école. Ils me mènent tout droit à la maternelle où nous déposons la sœur du garçon. Et là, on me salue comme une habituée. Je ne me réveille toujours pas. Est-ce que Lola restera à la cantine aujourd'hui ? me demande la maîtresse qui s'est plantée devant moi avec un gentil sourire. Oui, maman, dis oui. Je veux manger avec ma copine. J'acquiesce d'un signe de tête, cela m'arrange. Il me faudra sans doute du temps pour savoir et comprendre. Voir un médecin, peut-être. Ensuite, nous reprenons le chemin vers une autre école et je propose un jeu au garçon dont je ne sais pas le prénom. Voici les règles, nous nous rencontrons dans la rue pour la première fois, et tu

me dis ton prénom, tes activités, ce que tu aimes. D'accord et toi aussi... Il s'appelle Youri. Il va à l'école du cirque tous les mercredis, et il est amoureux de Laura, sa voisine de classe de CE2. Mais par-dessus tout, il m'aime, moi. Nous sommes arrivés devant la porte de l'école primaire, sans avoir le temps d'aborder ma vie. Demain c'est à toi, d'accord ? Il me quitte en me plaquant un baiser sur le côté gauche de la lèvre avec dans les yeux la même flamme coquine que son père et je me retrouve seule dans la rue. J'entre dans le café le plus proche, je commande un double expresso. J'ai hésité avec le double whisky et je réalise que je n'ai pas les clés de l'appartement. Je m'effondre en larmes sur le bord de la table. Le patron du café s'approche : Eh bien, ma petite Marie, ça ne va pas aujourd'hui ? Qu'est-ce que je peux bien répondre ? Alors si ça ne va pas, le café sera pour moi. Tant mieux, je n'ai pas d'argent non plus. A pas lents, je me dirige vers l'immeuble, en espérant que la gardienne aura un double des clés. Il faut que j'arrive à rentrer dans l'appartement, que je trouve de l'argent, des indices pour comprendre comment j'en suis arrivée là. Douze ans plus tard, a dit Pablo. Je jette un coup d'œil au journal en passant. Vendredi 12 mai 2000. Je reste

longtemps hébétée devant le présentoir du kiosque. Prends-le Marie, tu me le payeras plus tard, me crie une grosse bonne femme en sortant une pile de magazines d'un emballage en plastique.

Hier soir, nous étions encore en 1988. Jeudi 12 mai. Un jour de décalage. C'est noir sur blanc, et ça veut dire que douze années se sont écoulées. En 1988, où je crois être encore, je viens de rencontrer Pablo. Mais en 2000, où je viens d'arriver, nous avons deux enfants. Mais moi, où suis-je dans tout ça ? Je ne me souviens de rien... Sinon du septième étage d'une rue de Montmartre. Je revois Pablo m'emmenant sur le balcon admirer le Sacré-Cœur. Pablo, la tête enfouie dans mon corsage, hurlant au milieu des fleurs qu'il me désire. Pablo qui, pour l'instant, est mon seul lien avec la veille.

Que s'est-il passé pendant douze ans ? Ai-je toujours une mère ? Ai-je toujours les mêmes amis ? Ai-je toujours un boulot ? Un boulot... Peut-être qu'on m'y attend. Mais où ? Qu'est devenu mon appartement ? A qui parler de ce qui m'arrive ? Je me heurte au code de l'immeuble. Quelqu'un sort et me salue. Bonjour, madame de las Fuentes, vous allez bien ? Allons bon, je suis mariée. Je lâche un "Très bien, merci", en me glissant dans l'entrebâillement de la porte.